



Analyse sémiotique et Bible. Situation et questions disputées

Olivette Genest

Volume 36, numéro 2, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705790ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705790ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Genest, O. (1980). Analyse sémiotique et Bible. Situation et questions disputées. *Laval théologique et philosophique*, 36(2), 115–128.
<https://doi.org/10.7202/705790ar>

ANALYSE SÉMIOLOGIQUE ET BIBLE

SITUATION ET QUESTIONS DISPUTÉES

Olivette GENEST

Ante-scriptum — La communication qui est à l'origine de cet article avait pour but de rassembler quelques notions de base disséminées dans une littérature abondante et de permettre à des congressistes de poser les questions auxquelles les livres ne répondent pas directement. L'article qui en découle souffrira forcément du sens étroit de certaines définitions, du télescopage de problèmes aussi vastes que le « Qu'est-ce que la vérité ? » de Pilate. En première partie, l'auteur tente de situer sur la planète *Semeia*, puis dans la galaxie *Explication-de-texte* l'analyse structurale appliquée à la Bible; elle présente ensuite la pratique sémiotique et fait le point sur la recherche en cours. La deuxième partie de l'article reproduit quelques-unes des interventions, hésitations, interrogations de l'auditoire enrichies de remarques courantes.

I. SITUATION DE L'ANALYSE SÉMIOLOGIQUE

La planète Semeia

Un survol en deçà d'une initiation se doit de partir du mot magique STRUCTURALISME. Ce mot peut « remercier » les journalistes et de sa fortune d'hier et de son déclin d'aujourd'hui. Lévi-Strauss, « le structuralisme en personne », a-t-on écrit et répété, se défend d'être structuraliste. Ferdinand de Saussure, premier responsable de ce « isme » redoutable, était, lui, structuraliste « sans le savoir », selon le titre d'un livre de Mounin¹. Devant l'in-signifiante du terme pour notre propos, hâtons-nous de le remplacer par l'expression plus juste d'ANALYSE STRUCTURALE. Or, une structure est interne par définition; on l'atteint par ses signes en surface. La dénomination *analyse structurale*, qui désigne une approche plus qu'une méthode, tend donc à être supplantée par celle d'ANALYSE SÉMIOLOGIQUE des textes², c'est-à-dire d'analyse des signes, elle-même pratique constituante de cette science toute neuve, la SÉMIOLOGIQUE.

1. G. MOUNIN, *Saussure ou le structuralisme sans le savoir*, Paris, 1968. Présentation et choix de textes.
2. R. Barthes parlera, lui, d'ANALYSE TEXTUELLE quand il s'agit de récit écrit, réservant surtout au récit oral et au mythe l'expression d'analyse structurale. Un terme n'équivaut pas à l'autre cependant, car l'analyse textuelle ne vise pas à décrire la structure d'une œuvre, mais à explorer ses avenues, ses départs de sens à partir de procédés opératoires particuliers: découpage en lexies, connotations et associations de lexies, codes. Cf. R. BARTHES, *S/Z*, Seuil, 1970 et « Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe », dans *Sémiotique narrative et textuelle*, Larousse, 1973, pp. 29-54. L'analyse textuelle s'intéresse à l'éclatement du texte dans la littérature universelle, alors que l'analyse sémiotique cherche à décrire ce qui fait sa cohésion.

Née en linguistique grâce à Saussure (1857–1913), génialement basée sur les distinctions langue/parole, synchronie/diachronie, la sémiotique fut vite exportée dans d'autres domaines scientifiques par des chercheurs connus : Lévi-Strauss en ethnologie, Lacan en psychanalyse freudienne, Althusser en analyse marxiste, Foucault, en « archéologie » du savoir...³. Si vite que la planète *Semeia* connut une colonisation ultra-rapide ; un cadastre précis la divise en régions fort développées ayant chacune son ou ses maîtres, chacune son ou ses langages. Si bien qu'il est déjà impossible d'exceller dans plusieurs de ses provinces à la fois.

À l'entrée de grands ensembles tels que des centres commerciaux ou des campus universitaires des plans stipulent : « Vous êtes ici ». En analyse structurale ou sémiotique appliquée à la Bible, vous êtes dans la lignée directe du grand ancêtre : au commencement était Saussure, père de la linguistique moderne. La généalogie se déploie avec Benveniste, père de la linguistique structurale, Martinet, Jakobson, Trubetzkof, Hjelmslev, les membres de l'école de Pragues, pères de la sémiologie qui se ramifie à son tour à l'infini selon les divers systèmes de signes.

Nous nous en tiendrons au *système textuel écrit* où le raffinement de l'instrument sémiotique subdivise encore les points d'intérêt. Citons entre autres : critique littéraire et poétique (Genette, Bremond, Todorov...), grammaire générative (Chomsky...), analyse de textes poétiques (Jakobson, Levin, Ruwet, Cohen, Riffaterre, Geninasca...), analyse du récit (Formalistes russes, Propp, Barthes, Greimas...). « Vous êtes ici », car c'est surtout l'analyse du récit qui a la faveur de l'exégèse structurale. Sauf quelques articles isolés, il n'existe encore à ma connaissance que l'essai de R. Lack sur la structuration du livre d'Isaïe⁴.

On voudra bien remarquer que, pour des raisons de clarté, l'arbre généalogique présenté ci-dessus exclut d'autres efflorescences contemporaines dans le champ du langage, de l'écrit et du discours religieux. Certaines lignées, comme l'anglo-saxonne où brille Wittgenstein, se sont développées sans référence à la linguistique européenne et française. D'autres, comme les recherches sur l'événement-parole (Fuchs, Ebeling), sur l'intention (Hampshire, Anscombe), sur les aspects auto-implicatifs du discours (Austin, Searle, Evans) nous entraîneraient trop loin hors de l'angle propre à l'analyse structurale. Enfin, pour la petite histoire de l'entrée de la sémiotique en exégèse et de son développement actuel, je me permets de renvoyer à la préface de mon livre intitulé *Le Christ de la Passion — Perspective structurale*⁵, ainsi qu'à la bibliographie analytique, répertoriée jusqu'en 1976, qu'on y trouvera.

La galaxie explication-de-texte

L'explication de texte existe depuis qu'il y a des textes. Elle commence avec l'acte de lecture le plus banal. Organisée scolairement, académiquement, elle donnait lieu à une exploration à partir du contenu du récit, du discours ou du poème (plan,

3. Cf. J.M. AUZIAS, *Clefs pour le structuralisme*, Seghers, 1967. Excellente introduction historique qui se dévore comme un roman.

4. *La symbolique du livre d'Isaïe — Essai sur l'image littéraire comme élément de structuration* (Analecta biblica 59), Rome, Presses de l'Institut biblique, 1973.

5. Paris-Tournai-Montréal, Desclée-Bellarmin, 1978.

épisodes, composition, thèmes) et de la connaissance de l'auteur (biographie, style, psychologie, tics et talents). De même en exégèse classique: elle inclut les coordonnées historiques, sociales, génétiques du texte et les renseignements sur l'auteur ou sur la communauté d'origine.

L'analyse sémiotique, par contre, dépasse l'ancienne dichotomie du fond et de la forme. Elle considère l'œuvre comme une unité dynamique, c'est-à-dire que tel élément du texte ne peut être étudié à l'état libre, puisqu'il fait partie d'un ensemble organisé. On ne peut l'observer qu'en état de système. La démarche sémiotique se caractérisera donc par l'étude de relations et de relations de relations.

Mais un texte regorge de rapports et de correspondances. Globalement, trois niveaux de texte identifient trois niveaux de correspondances: elles sont soit verbales (qui vont jusqu'aux échos phonétiques dans la poésie), soit syntaxiques, soit sémantiques. Ces trois niveaux ouvrent trois secteurs d'analyse: les secteurs rhétorique, narratif et thématique.

Un bibliste aura vite situé au premier niveau l'analyse dite structurelle, telle qu'illustrée magistralement par A. Vanhoye dans *Structure littéraire de l'épître aux Hébreux*⁶, et au troisième niveau la théologie biblique qui réunit les textes par thèmes. Reste le deuxième niveau qui représente la meilleure conquête des études littéraires modernes. Les travaux de Propp, de Barthes et de Greimas principalement ont enfin mis au point grammaire et syntaxe du récit, qui ne sont pas à confondre avec grammaire et syntaxe de la langue, qui, elles, appartiennent plutôt au premier niveau de correspondances.

L'analyste du deuxième niveau opte pour la mise entre parenthèses des coordonnées sociales, historiques et génétiques du texte; il choisit de s'en tenir à la seule matérialité littéraire. Est-il besoin de préciser qu'il ne s'agit là que d'une mesure opératoire, d'une délimitation méthodologique qui ne nie en rien l'existence et l'importance d'une foule d'autres rapports au texte? Rien en cela, non plus, d'un verdict d'inutilité décerné aux méthodes antérieures. On accusera volontiers l'analyse sémiotique de cette bête suffisance, dont d'ailleurs je n'innocente pas tous ses adeptes, car son retour au texte met crûment en lumière les déviations et les impasses d'une analyse historico-critique plus préoccupée des sources de son objet d'étude que de son sens.

Mais pour mieux saisir le principe d'immanence de l'analyse sémiotique et sa situation par rapport aux autres formes d'explication de texte, je propose de revenir à la notion du *signe* chez Saussure. Vulnérable, maintes fois contestée, complétée, jamais mise au rancart cependant, cette notion nous servira de point de repère.

Un **SIGNE** se compose d'un **SIGNIFIANT** et d'un **SIGNIFIÉ**, définis réciproquement comme la part sensible ou présente du signe et sa part absente. La relation entre signifiant et signifié produit la **SIGNIFICATION**, issue du verbe français « signifier » et du verbe grec « semainein » qui a donné également le nom « sémantique ».

6. Paris-Bruges, Desclée de Brouwer, 1963.

La SÉMANTIQUE étudie précisément les relations du signifiant et du signifié, ce qui fait qu'il y a du sens. Or, dans un texte, ce qui produit le sens, c'est aussi bien l'organisation syntaxique et narrative que l'organisation discursive. L'analyste observera donc le rapport des masses de sens; il scrutera l'organisation des contenus plutôt que les contenus eux-mêmes, et cela en passant par la forme de ces contenus. Nous sommes ici en SÉMIOLOGIE.

Nous sommes au niveau des conditions du sens, au niveau de la COMPÉTENCE du texte, non de sa PERFORMANCE⁷, au niveau de l'heuristique. Ce processus et ses résultats purement descriptifs constituent une lecture immanente au texte. Malgré l'apparence de certains modèles, ils n'ont rien d'une transposition mathématique, ce qui aurait pour effet d'évacuer le sémantique. À ce plan d'opération interne, la seule « sortie » débouche sur l'intertextualité, vers l'infini de la production de texte et de la relation entre textes, cette fois, vers la littérature universelle.

Étoffons un peu maintenant le schéma par trop étroit du signe. Pour notre propos, je n'ai pas à insister sur la fonction pragmatique de ce signe, c'est-à-dire sur sa relation avec ses utilisateurs. Quant à l'existence de la relation des signes entre eux dans un même texte, les signes-mots dans ce cas, dans leur partie sonore ou graphique et dans leur contenu conceptuel, on la soupçonne aisément. Passons à la fonction sémantique du signe, qui vise la relation des signes avec ce qu'ils désignent, avec leur référence. Pour qu'il y ait sens, il faut qu'au signe (signifiant, signifié et leur relation dite signification) s'ajoute le RÉFÉRENT, selon précisément la fonction référentielle du langage.

Dans le cas du texte, le référent, c'est sa relation aux choses ou au monde, vue à travers la fonction indicielle du langage. Dans le domaine des sciences bibliques, l'histoire, l'archéologie, la philologie combinées vont nous donner le sens lexical de telle expression, à telle époque, dans telle société. Nous entrons ici dans le domaine de l'exégèse historico-critique. Son instrumentation va nous fournir des éléments indispensables au sens. Dans la Province de Québec, la phrase: « Vous êtes en Christ » a tout à fait un autre sens que dans les épîtres pauliniennes, n'est-ce pas?

Selon R. Lapointe, le référent correspondrait au *Sitz im Leben* de l'historico-critique⁸. Remarquons que l'exégèse de ce type s'arrête souvent à l'élucidation du référent, ce qui est insuffisant en soi pour fonder une interprétation. Quand on a identifié une source littéraire primitive, qu'on a retracé derrière elle la communauté ou le groupe créateurs, on n'a encore rien dit du remaniement éprouvé par cette source dans son adjonction à un ensemble plus grand. Quand on a découvert le sens du mot rançon à l'époque de rédaction de la *Septante*, on n'a encore rien déterminé de son acception en *Mc* 10,45.

Le signe et son référent produisent le SENS, un sens pluriel jouant à plusieurs niveaux de texte, un ou plusieurs sens apparents perçus à travers l'acte de lecture élémentaire, par correspondance aux structures de l'esprit humain producteur de texte, un ou plusieurs sens cachés qu'il faut extraire par réflexion sur le contenu, bien

7. J'applique au texte l'opposition de Chomsky entre compétence et performance linguistiques, opposition souvent assimilée par Chomsky lui-même à la distinction langue/parole de Saussure.

8. Cf. « La valeur linguistique du *Sitz im Leben* », *Biblica* 52 (1971) pp. 469-487.

sûr, mais qu'il ne faut pas isoler de la forme. Dans la poursuite du sens comme contenu détachable de la forme, nous retrouvons l'explication de texte classique ; dans l'effort de perception du sens sous l'aspect de sa forme, intervient la sémiotique, car, « ce qui est compris comme sens peut être "expliqué" comme forme »⁹.

Avec l'attention au référent, nous avons quitté l'aire de la lecture immanente au texte pour celle de la lecture dite transcendante par comparaison. Avec la formulation et l'élucidation du sens vient l'interprétation, et nous débouchons dans une critique littéraire de type herméneutique qui cherche à dégager du texte la vérité qu'elle croit y découvrir.

À cette enseigne logent les discours exégétique, philosophique, théologique, religieux, homilétique, parénétiq ue, psychologique, littéraire, etc. Leurs métalangages respectifs sont interprétatifs et producteurs de texte. La sémiotique, au contraire, place le texte en retrait de ses lectures et restitue au lecteur un pouvoir-lire. Son métalangage est tiré des mécanismes mêmes du texte. À la limite, certes, son discours rejoindra l'interprétation, si on remonte de ses présupposés méthodologiques à la vision du monde du sémioticien. Mais elle voudra s'occuper d'abord de l'instance d'interprétation interne au texte, relever les indications données par les structures profondes sur la direction des sens. Il faut ajouter également que le texte, au niveau de sa compétence « a la faculté de provoquer à la parole, par la vertu des modèles qu'aucun discours n'épuise »¹⁰. La sémiotique produira donc aussi son texte en décrivant son sujet d'analyse ou en s'exprimant elle-même dans sa réflexion méthodologique.

J'ai parlé de discours interprétatif de type herméneutique. Il va sans dire que l'herméneutique comme telle précède et englobe l'activité heuristique en ce qu'elle porte aussi bien sur le passé du texte, dans ses conditions de production, que sur l'avenir qu'il connaîtra chez le lecteur dont il modifie l'existence ; elle repose principalement dans la tension établie entre la Bonne Nouvelle et la situation présente. Il va sans dire également (mais cela va-t-il sans dire ?) que l'ordre d'exposé de cette communication n'a rien à voir avec l'ordre temporel idéal d'une explication de texte exhaustive.

La pratique sémiotique

Le territoire de l'analyse sémiotique étant délimité par rapport à celui des autres disciplines d'explication du texte biblique, la question suivante jaillit d'elle-même. Qu'est-ce qu'on y fait ?

L'analyse sémiotique comporte un discours théorique et un discours pratique, discours liés, bien sûr. Cependant, la compréhension du premier n'habilite pas d'emblée à l'exercice du second. Il faut donc connaître et apprendre à manier un bon nombre de procédés opératoires et de modèles¹¹. Il faut remplir plusieurs corbeilles à

9. I. ALMEIDA, « Jeu et enjeu de la démarche sémiotique », *Sémiotique et Bible*, 13 (1979) p. 37.

10. Groupe d'Entrevernes, *Signes et paraboles*, épilogue.

11. Fort heureusement, la publication en ce domaine, qui offrait surtout au lecteur les résultats de la recherche des théoriciens, se soucie maintenant beaucoup plus de lui montrer cette recherche en

papier pour acquérir le regard proprement structural. Car la démarche ne consiste pas à appliquer des modèles à un texte. Pour le débutant, oui. Pour lui également, l'éclair de satisfaction : « ça fonctionne ! ». Mais oui « ça fonctionne », puisque « ça » est tiré de l'observation de texte et appuyé sur bientôt vingt années d'expérimentation et, par derrière, sur cinquante années de linguistique solide. Attention cependant ! Que « ça fonctionne » ne signifie pas que l'élève réussit du premier coup un exercice parfait. Faites l'essai de travailler en groupe, et vous verrez qu'il y aura peut-être autant de versions de l'application d'un modèle, qu'il y a de participants. On doit plutôt laisser « venir » le texte. Tout ce qui sera venu sera validé ou invalidé, par rapport au texte, par ces modèles et réapplicable à d'autres textes.

Le praticien chevronné procède par analyse de relations, avons-nous déjà vu. Précisons qu'il peut entrer dans le texte par n'importe laquelle de ces relations, par n'importe quel membre de ces relations. Il peut aussi utiliser directement les plus apparentes pour bloquer la séquence qui l'intéresse. Quant aux indices d'ordre stylistique, ils ne servent pas au sémioticien, même s'il choisit de les noter au passage ; dans le secteur de l'exégèse biblique, ils relèveraient de l'analyse dite structurelle, si cette approche encore tâtonnante parvenait à s'affirmer dans des principes opératoires rigoureux¹².

Notons les trois étapes générales en ce qui concerne l'étude de la composante narrative du récit : le traitement des actions comme prédicats d'une relation de disjonction et de conjonction (programme narratif), le maniement des personnages comme valeurs positionnelles, à l'un ou l'autre bout des relations dégagées (schéma actantiel), enfin l'interprétation des relations comme fonctions étalées le long du déroulement syntagmatique (algorithme narratif).

L'analyse de la composante discursive s'ajoute à celle de la composante narrative. Elle permet d'atteindre la structure profonde par le moyen des rôles thématiques, des parcours figuratifs, ou du carré sémiotique où s'articulent les valeurs sémantiques véhiculées et transformées par le récit, les oppositions à la racine du texte, la structure élémentaire de la signification. Après n'avoir esquissé qu'à grands traits cet univers fascinant, je renvoie aux ouvrages déjà mentionnés qui sauront vous y mettre à l'aise, pour peu que vous leur accordiez étude, temps et patience.

À quoi bon démonter les mécanismes d'un texte ? Ne s'éloigne-t-on pas plutôt de son sens ? Même si vous en restiez au démontage — tout le monde n'est pas horloger — disons que, grâce à l'analyse de récits faciles, vous auriez en mains des pièces

opération et de lui procurer des instruments de travail. Au bibliste désireux de s'initier, je recommande l'ouvrage du Groupe d'Entrevernes, *Analyse sémiotique des textes, Introduction, théorie, pratique*, Presses universitaires de Lyon, 1979, qui surclasse les essais pédagogiques de cette sorte. On lira aussi avec profit le *Cahier Évangile n° 16* et, du Groupe d'Entrevernes encore, *Signes et paraboles*, Paris, Seuil, 1977. Les œuvres de Greimas apparaîtront ensuite beaucoup moins indigestes.

Ces quelques titres appartiennent tous à la ligne greimassienne : elle est techniquement la plus développée et la plus rigoureuse, épistémologiquement la mieux fondée. Quelle que soit la pratique choisie, elle ne dispensera pas de lire Barthes, Todorov, Derrida, ou de suivre les développements des systèmes de l'imaginaire et du monde de la symbolique pour acquérir ou cultiver la sensibilité au texte qui n'est paradoxalement pas l'apanage des exégètes actuellement.

12. Au Québec, les travaux de M. Girard dans cette veine me paraissent du plus haut intérêt.

utilisables dans l'élucidation d'autres textes plus obscurs, majoritaires dans la Bible. Surtout jugez vous-mêmes : pratiquez cette descente du maelstrom vers les racines du sens et vous sentirez de façon combien gratifiante comme vous avez appris à LIRE. Vous posséderez un texte dans son instance critique par rapport à son interprétation, interprétation que votre matière grise de lecteur n'aura cessé d'élaborer à tous les niveaux de lecture.

État de la recherche

Concrètement, l'état de la recherche s'étale dans les bibliographies des ouvrages mentionnés et dans trois bulletins spécialisés qui se nomment : *Sémiotique et Bible*, organe du CADIR (Centre d'analyse du discours religieux) de Lyon, *Semeia* édité par l'université de Missoula, Montana, et *Linguistica biblica*, publié par le groupe de Bonn sous la direction de E. Güttgemanns.

Globalement, les travaux portent à peu près tous sur l'analyse de récit et, par extension, sur l'analyse de discours dont les éléments sont traités, légitimement d'ailleurs, selon les règles du récit. Les textes poétiques attendent toujours thésistes et chercheurs.

On reproche à la production existante, encore là légitimement d'ailleurs, de frustrer les lecteurs des apports de la méthode, après lui avoir imposé une gymnastique intellectuelle sans objet¹³. Erreurs de parcours des auteurs qui sont souvent peu expérimentés ou bien intéressés surtout aux prouesses formelles ? Erreurs de jeunesse d'une méthode en pleine croissance, parfois éblouie de ses trouvailles, où la théorie, dans son enthousiasme, a oublié, bien loin, l'expérimentation ? Certes, mais il y a aussi prudence en terrain vierge comme le sol lunaire, dépaysement radical de l'approche formelle, modestie des premiers résultats, barrière d'un vocabulaire technique encore peu répandu (moins rébarbatif pourtant que l'apprentissage de quatre ou cinq langues anciennes devant lesquelles l'exégète de métier ne recule pas), gaspillage d'efforts pour prendre sa place au soleil parmi les pratiques glorieusement régnantes. L'épisode polémique maintenant clos, il reste, à la vérité, que les théoriciens de la sémiotique gardent leur avance sur les techniciens, et que l'exégèse structurale est encore dans l'enfance ; elle en est aux promesses du printemps, elle suit les lois de l'humaine croissance.

Théoriquement, trois jalons marquent le processus de la sémiotique : 1) la description de la grammaire narrative du texte, de ses contraintes discursives, de leur articulation, des caractères universels du récit qu'elle retrouve dans ce texte ou, à l'inverse, dégagés intentionnellement de ce récit ; 2) l'explication par catégories textuelles de l'instance individuelle de structuration de ce texte ; 3) l'interprétation (différente de l'herméneutique) qui utilise l'intertextualité, qui communique avec d'autres textes semblables ou contemporains articulant les mêmes énoncés ou les

13. Le reproche pourrait coiffer beaucoup d'analyses relevant d'autres méthodes. Toute analyse n'a pas non plus à rejoindre les grands objectifs de sa méthode ni les axes principaux des problèmes majeurs ni à produire des conclusions arrêtées. Plusieurs se contentent d'un déblayage partiel, voire parcellaire.

mêmes pratiques signifiantes, ou qui recourt aux paraphrases et commentaires de tous genres suscités par ce texte¹⁴.

La publication actuelle tient presque toute au premier niveau. Le bilan des gains dans l'instrumentation accuse un progrès considérable, malheureusement invisible aux yeux du non-initié. On a dû assister au même phénomène aux débuts de la *formgeschichte*, par exemple.

Reproches justifiés ou injustes ne devraient pas glacer les initiatives, mais signaler l'existence d'un territoire en friche dont la fécondité n'a plus à être démontrée. La sémiotique arrive à point nommé pour secouer le marasme d'une exégèse en perte de vitesse; elle la force à se critiquer elle-même, vigoureusement, à reprendre pied sur une problématique renouvelée. Elle lui transfuse déjà le sang neuf de la linguistique moderne en pleine révolution, linguistique et science du texte qu'elle ne peut se permettre d'ignorer, aux sens français et anglais du mot.

II. QUESTIONS DISPUTÉES

Analyse sémiotique et grille de lecture

L'analyse sémiotique: encore une grille de lecture? Faudra-t-il se soumettre à toutes ces grilles qui deviennent à la mode à tour de rôle, se mettre à l'école de chaque nouveauté? Un jour la structuraliste, le lendemain la matérialiste, le sur-lendemain la psychanalytique et quoi encore?

Nous vivons effectivement dans un monde « grillagé » à plaisir. Le mot *grille* a autant de fortune que le mot structuralisme. Selon le *Petit Robert*, une grille est un quadrillage utilisé pour le chiffrement et le déchiffrement des messages. C'est un filtre-à-mots qu'on place sur un texte; il retient ceux qui nous intéressent et laisse courir les autres. La grille elle-même constitue une question posée qui devient une thématization du texte.

Or, l'analyse sémiotique n'a rien d'une grille. Elle n'est même pas, au meilleur, une grille qui se targuerait d'être universelle parce qu'elle s'applique à tout texte de toute langue, dans toutes ses variantes et traductions. L'analyse sémiotique ne pose pas de question au texte. Elle observe ses mécanismes, en deçà de toute forme de lecture. Elle étudie les conditions de production du sens à l'intérieur du texte. Elle ne cherche pas ce qu'il signifie, mais comment il signifie. Elle n'abstrait ou n'exploite pas un ou plusieurs de ses codes, comme le ferait une grille; mais elle révèle, à ce chapitre, le croisement de codes ou de fils dont est composé le texte. Libre à elle, ensuite, d'étudier un code plus particulièrement, pour l'intérêt de l'analyse.

Dans un second regard, l'analyse sémiotique nous montre également lequel de ces codes nous privilégions, à tort ou à raison, dans nos commentaires ou notre herméneutique. Par toutes les richesses mises à jour, elle démontre surtout la pauvreté de notre acte de lecture et les moyens de le décupler.

On ne peut vraiment considérer la sémiotique comme une avancée de la mode parisienne débarquant au Québec. Faut-il pour autant déposer son instrument

14. Cf. I. ALMEIDA, *op. cit.*, pp. 53-54.

personnel de recherche et se mettre à sa pratique? Oui et non. Regarder germer les méthodes, quand il s'agit de méthodes, avec le détachement que confère la certitude de posséder *la* lecture par excellence, la plus objective, la seule objective, c'est pécher contre la science. Déjà ma méthode ne suffit pas à tous les secteurs de ma discipline, encore moins à ceux de l'interprétation en général. Capituler, comme une girouette à tout vent, devant le dernier cri, le dernier chic, alors qu'on possède déjà un champ de compétence, ne rend pas un son plus sain. À moins qu'on ne choisisse, pour des raisons d'évolution personnelle, de payer le prix de l'investissement scientifique nécessaire.

De toute façon, une exégèse qui ne tiendrait pas compte des développements énormes de la linguistique, de la narratologie, de la poétique ou de la conception du texte se condamne à l'isolement et à la stérilité. Non parce que la Sorbonne le décrète; mais parce que ces développements marquent des pas de géant par rapport au cheminement traditionnel. À nous de les exploiter chacun selon sa mesure et son usage, pour les faire servir à l'éclairage de la Bible.

Analyse sémiotique et décodage

L'analyse sémiotique... opération de décodage...

L'analyse sémiotique ne s'assimile pas plus à la notion de décodage qu'à celle de grille, sinon en un sens très particulier. Décoder, en langage courant, c'est rétablir en langage clair un texte écrit en code. L'opération suppose la possession de la clé du code... clé des songes, catalogue des symboles, cartographie de l'imaginaire, alphabet morse, sémaphore... Comme dans le cas de la grille, on applique cette clé, puis le message apparaît.

En analyse sémiotique, le décodage *construit* le code du texte, c'est-à-dire qu'il dégage l'ensemble des règles qui, dans *ce* texte, assurent le fonctionnement de la signification; il exprime la logique fondamentale qui ordonne en réseaux les différences et les écarts sur lesquels s'élabore la signification, qui organise l'articulation des composantes narrative et discursive. Le code ainsi établi s'exprime par le carré sémiotique.

En analyse textuelle, un code désigne un champ associatif d'origine culturelle, antécédent au texte considéré lui-même comme confluent, tissu ou tresse de ces codes¹⁵. Décoder consistera donc à dresser la liste de toutes les connotations liées à l'un ou l'autre de ces codes (topographique, onomastique, chronologique, actionnel, historique...) au rythme de leur apparition dans un découpage du récit en lexies ou espaces textuels minimaux dans lesquels on peut observer le sens.

Analyse sémiotique et modèles

L'analyse sémiotique: application au texte biblique de modèles préconçus, importés des sciences exactes, transposition algébrique qui stérilise la lecture, manipulation du texte de façon à le faire entrer dans ces modèles ou à le faire servir à leur vérification...

15. Cf. R. BARTHES, « Analyse textuelle d'un conte d'Edgar Poe », pp. 29, 50-53.

Ces remarques confondent la démarche du théoricien élaborant des modèles et celle de l'analyste empruntant la pratique des maîtres qui l'ont précédé. L'analyste a en mains des modèles préconçus, sûrement; mais il les possède parce qu'un échantillonnage déjà considérable d'analyses de récits a manifesté la récurrence constante de ces structures élémentaires. Un deuxième stade de vérification a prouvé que ces modèles pouvaient se réappliquer sur d'autres textes, pour éclairer leur parenté et leurs variantes propres. L'analyste les utilise, lui, pour décrire les résultats de son travail aux divers niveaux textuels. S'il les plaque directement sur le texte, il les verra fonctionner, certes; mais rien ne lui assurera, sauf sur des exemples patents, qu'il a investi ces modèles des bons éléments, et que sa formalisation décrit le texte.

Précisons que la sémiotique n'a tiré son dialecte typographique ni de l'algèbre, ni de la géométrie, ni de la chimie, ni de la physique. Il a plongé de vigoureuses racines dans l'acquis de la linguistique au niveau de la phrase; mais il a poussé ensuite ses propres surgesons qui ont une figure tout à fait distinctive. L'engouement pour une pratique formelle de ce type relève peut-être de « l'esprit de géométrie » cher à Pascal. Son maniement et ses résultats nécessitent pourtant une bonne dose « d'esprit de finesse ».

Pourquoi, au fond, la science exacte ne pourrait-elle pas s'appliquer au texte dans sa matérialité, même sonder un jour l'aura de perception que le lecteur ou l'auditeur en conçoit? Jusqu'à Vladimir Propp, on ignorait tout du mécanisme de la narrativité. On cherche maintenant à exprimer ses lois. Jeu de l'esprit? Quel beau compliment pour le chercheur! Quel profit déjà pour l'utilisateur! Si on s'arrête à cette étape, cependant, on a évidemment le droit de lui préférer le bridge.

Quant à la trajectoire de l'analyse sémiotique, c'est beaucoup l'honorer que de lui prêter un départ dans un système universel ancré sur l'hypothèse structuraliste d'une réduction du réel à des modèles relativement simples et d'un parfait déterminisme. À l'inverse, elle part fort prosaïquement du texte lui-même, des signes du texte au niveau de sa manifestation; elle tente d'effectuer la descente vers les structures profondes qui l'expliquent. À l'instar de toutes les sciences, qui étudient la complexité du réel à partir de modèles physiques ou mathématiques tirés de l'observation ou vérifiés par elle, elle a développé sa série de modèles qui lui permet de manier les données. Ces schèmes, schémas, équations, graphiques présents disparaîtront le jour où d'autres modèles s'avèreront plus utiles, plus larges, plus éclairants. Seule perdurera la somme de connaissances gagnée par leur entremise. Avouons que nous sommes peu habitués à tant de précision en matière littéraire. L'extase poétique, l'influx spirituel n'y courent aucun danger, pas plus que la vie en biologie.

Libre au théoricien de dégager des conclusions philosophiques de sa pratique et de ses résultats. Dans le meilleur des mondes, tout analyste se doublerait d'un philosophe. Pour notre propos, nous n'irons pas jusqu'à discuter ici des incidences de la méthode sur son objet.

Analyse sémiotique et sens

Le sens du texte biblique nous intéresse au premier chef. Qu'avons-nous besoin d'une analyse longue et pénible qui avoue rester en-deçà du sens?

Répetons que la lecture de type herméneutique précède, accompagne et suit la lecture heuristique. Le sémioticien choisit de se cantonner dans la zone heuristique. Son choix scientifique est parfaitement légitime. Faisons-lui confiance : il saurait en sortir s'il ne s'y trouvait aucun profit. Quantité d'écrits en exégèse historico-critique ne dépassent pas le niveau heuristique, alors que l'horizon de la méthode déborde le fonctionnement de la signification. Le sémioticien a beau déployer ses énergies en deçà du sens, n'oublions pas que c'est de sémantique qu'il s'occupe, d'unités de signifié (non pas que de signifiants), de signification, donc de sens, mais de sens dans ses racines.

Qu'est-ce que le sémioticien attend de cette activité en profondeur ? Son intérêt réel sûrement, l'ouverture d'un secteur neuf de la connaissance, la révélation d'un monde caché sous les apparences, l'enjeu du dépaysement formel à conquérir, la distanciation qui lui permettra de lire le texte, dans la mesure du possible, plutôt que de s'y projeter lui-même ; il en attend l'irremplaçable leçon de lecture dont les bénéfices font gagner du temps dans d'autres domaines. Encore plus : il en attend de précieuses indications sur la direction du sens.

Un texte charrie et fabrique une variété de sens. Il est disponible à de multiples appropriations de sens, mais il demeure l'instance critique décisive de ces appropriations. Il n'autorise pas toute économie, tout usage, toute mutilation, toute « confessionnalisation » collective (aussi bien catholique, protestante que marxiste et freudienne) ou individuelle pour une praxis. Sous peine, une fois franchies certaines frontières de ne plus parler du même texte.

Une meilleure connaissance de la structure ou des structures d'un texte rend apte à discerner les sens compatibles avec cette structure (non qu'elle les nomme ou en fournisse la liste) et, par là, à critiquer l'activité poursuivie sur ce texte (exégétique, homilétique, théologique...). Elle peut pointer avec avantage la direction que devrait emprunter le discours interprétatif pour rester fidèle au texte, donc pour être pertinent.

Analyse sémiotique et auteur

Un texte crée une communication personnelle entre son lecteur et son auteur ou, à travers ce dernier, entre le lecteur et celui dont l'auteur rapporte les paroles. Cette communication échappe, comme telle, aux lois des sciences exactes. La formalisation d'un texte, le mécanisme de sa composition ne doivent pas voiler l'aspect unique, l'aspect interpersonnel.

Cette communication personnelle dont on refuse de faire son deuil en adoptant l'analyse sémiotique a des chances d'être mieux connue et sondée à l'aide des sciences exactes précisément. La connaissance de son fonctionnement ne remplacera jamais sa réalité, il est vrai. Mais cette réalité pose de grands problèmes. Qu'est-ce que cette impression d'avoir rencontré, dans son individualité, un auteur mort il y a plusieurs siècles ? « D'où vient que nous aimions tant les héros de certains romans ? Car, il n'y a pas à dire, nous entretenons avec eux des rapports dont nous voudrions bien

connaître dans la vie réelle le pareil en qualité.»¹⁶ Cette communication dite interpersonnelle qui nous donne-t-elle à l'autre bout de la relation ?

Dans le cas des évangiles, je laisse délibérément de côté l'aspect des liens spirituels avec le Christ, ainsi que les paramètres théologiques Esprit et inspiration. Tenons-nous-en à leurs auteurs. Quel est l'auteur avec lequel on souhaite ne pas rompre la relation interpersonnelle : l'évangéliste nommé par la tradition, le dernier rédacteur ou compilateur de sources diverses, ou telle église ? De plus, les évangiles, comme toute littérature, ne se réduisent pas à certaines pensées ou expériences de l'auteur.

Si l'analyse sémiotique rompt effectivement avec le personnage-auteur, elle nous enseigne une grande vérité : l'auteur n'est nulle part ailleurs plus tangible que dans son œuvre. Seul le texte nous le livre. Elle ne vénère donc de lui que ses traces de papier, que ces fils du tissu-texte qui, pour elle, ont nom : présence du narrateur. Ce n'est pas une des moindres surprises du débutant, d'ailleurs, que de découvrir la somme impressionnante de ces fils, par-delà des intrusions évidentes, telle la traduction d'un mot hébreu ou araméen à l'intention du lecteur grec unilingue.

Analyse sémiotique et analyse structurelle

Les toutes premières structures à détecter ne sont pas les structures profondes, qui échappent à la conscience de l'auteur, mais les structures dites de surface, celles-là même dans lesquelles l'auteur a intentionnellement moulé les matériaux de son texte. En bonne méthodologie, il convient de commencer par elles. L'analyse structurelle d'un texte doit précéder l'analyse sémiotique.

L'analyse structurelle porte en effet sur le niveau stylistique, sur des correspondances à fleur de texte. Même dans le cas d'un patron stylistique sciemment adopté, quantité de ces correspondances échappent au conscient de l'auteur, suscitées par la collusion « contenu et forme du contenu ». De grands auteurs qui ont vu leurs poèmes analysés par de maîtres critiques en ont fait l'expérience. Les textes poétiques fournissent l'exemple le plus patent, jusque dans les replis de leur sonorité. Il n'y a pas de forme proprement ornementale ; l'ornement est la face visible de la structure profonde.

Qu'une analyse structurelle rigoureuse révèle à son niveau des trésors insoupçonnés ne fait pas de doute. Qu'une foule d'indices de surface pointent dans la direction du sens est également incontestable. Mais ils sont des indices de structures profondes. Voilà pourquoi l'analyse sémiotique, écartant l'auteur et l'intention de l'auteur, allant directement aux structures profondes, peut s'en passer en bonne méthodologie. Alors que l'analyse structurelle ne pourra se passer, à la longue, de la vérification par les structures profondes pour valider les indices qui en dépendent et ses propres choix.

Liée au sens, la stylistique ne suffit cependant pas à en rendre compte. Pas plus, par exemple, que l'étude de la seule composante narrative dans le cas d'un récit. Ce qui n'empêche personne de faire œuvre utile dans la veine choisie pour sa fécondité à l'occasion de tel texte.

16. P. VADEBONCŒUR, *Les deux royaumes*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1978, pp. 74 passim. Dans une prose admirable, cet écrivain scrute les rapports lecteur-œuvre littéraire, et bien au-delà des réflexions psychologisantes avec lesquelles, d'ordinaire, on banalise vite le sujet.

Analyse sémiotique et lecture fondamentaliste

Repoussant l'interprétation hors de son territoire méthodologique, l'analyse sémiotique n'ouvre-t-elle pas la porte toute grande à la lecture fondamentaliste ?

L'analyse sémiotique a eu le grand mérite de ramener l'exégèse à la synchronie du texte, de lui signaler qu'elle habitait le plus souvent, le long de sa diachronie, dans le hors-texte et le pré-texte. Aller plus loin et se lier à la matérialité du texte ne signifie pas prôner le sens littéral. Ce que nous appelons sens littéral tient dans des équivalences lexicales strictes d'une langue à une autre. Or, l'analyse sémiotique montre qu'à travers l'organisation des relations les lexèmes varient énormément dans leur acception. (Déjà l'insertion d'un mot dans une phrase a modifié le sens qu'il a dans le dictionnaire.)

Cantonnée en deçà du sens et de l'interprétation, elle n'en manie pas moins les unités du signifié, comme nous l'avons vu ; la définition de ces unités, faite à l'aide de leurs différences avec d'autres unités dans un système de relations, arrive à préciser les valeurs sémantiques de ce texte, valeurs souvent assumées par des signifiants divers qui brouillent leur perception à la première lecture. S'il y a lieu également, l'analyse sémiotique ne peut pas ne pas percevoir, sous le biais d'un effet de sens, un travail de métaphorisation accompli par le texte.

Prenons comme exemple les mots *justice* et *péché* dans la Bible. Oubliez leur contenu (que nous croyons connaître !) et situez-les par rapport à ce à quoi tel texte les oppose ou les met en relation. Vous les verrez utilisés dans des configurations discursives et des champs sémantiques très éloignés parfois du sens littéral que nous reconnaissons à ces deux mots. Vous verrez leur acception changer sous vos yeux. La fidélité au texte vous éloignera alors de la lecture littérale, fondamentaliste, quand vous passerez à l'interprétation faite à l'aide de son référent.

Analyse sémiotique et lecture du croyant

L'analyse sémiotique ne stérilise-t-elle pas la Bible de sa dimension spirituelle ? Elle ne tient pas compte de son effet générateur de foi, de l'adhésion vitale du croyant aux évangiles.

Ne concurrence-t-elle pas aussi le magistère dans sa fonction de désignation du sens ?

Comme texte, le texte est écrit hors de toute réponse. Le lire, ce n'est pas lui appliquer la grille d'un code univoque. Non, en tant que texte, nous l'avons assez répété, il véhicule et produit une infinité de sens, à divers niveaux de sa complexe réalité. Faisons au Seigneur des Écritures l'honneur de s'en être douté le premier, quand il décida d'y faire passer la révélation.

Dans l'acte de lecture, le lecteur élit automatiquement certains de ces sens. Autant de lecteurs, autant de sens. Qu'est-ce que le magistère sinon le lecteur officiel de l'Église comme groupe ? Paradoxalement, c'est peut-être le seul à l'heure actuelle à qui on refuse le droit de s'approprier le sens !

Devant l'éventail des sens possibles, le magistère va choisir pour l'Église, selon l'Esprit, ce qui ne signifie pas arbitrairement, car il y a des sens in-sensés par rapport

au texte. Pourquoi l'analyse sémiotique n'éclairerait-elle pas de près ou de loin cette opération du magistère, ce qui est le rôle des services d'Église que sont l'exégèse et la théologie? S'il n'y a qu'une Sagesse, la fidélité rigoureuse au texte et la fidélité du magistère à l'enseignement du Christ ne peuvent entrer en contradiction. Sauf à travers des failles scientifiques ou ecclésiales qu'on n'a pas à imputer à l'Esprit.

Mais un sens spirituel tombe-t-il sous le microscope du sémioticien? L'adhésion du lecteur dans la foi échappe sûrement à l'analyse; mais si un texte tend à provoquer l'adhésion, s'il se situe dans le registre persuasif, l'analyste ne peut pas ne pas le constater, fût-il incroyant lui-même. La fonction catéchétique du texte fait partie de sa matérialité même, de son type d'identité. Elle est un fil repérable de ce texte, en état de système avec les autres fils. On ne peut l'abstraire ou l'éviter. En ce sens, l'analyste ne peut pas stériliser le récit en évacuant sa dimension religieuse. Il verra sur son plateau de microscope évoluer son fonctionnement d'édification, de théologisation ou de prosélytisme induisant à une praxis, comme c'est le cas flagrant des évangiles et des épîtres, rédigés « pour qu'ils aient la Vie en son nom » (Jean 20,31).

Devant la lecture du scientifique, quelle que soit sa méthode, la lecture du croyant ou du spirituel ne fait pas figure de parente pauvre, retardée mentale qui, par un réflexe de survie ou d'entêtement, arrive souvent à se scinder de la lecture scientifique. Non, elle correspond à l'isotopie du texte, c'est-à-dire à sa cohérence profonde, au noyau de son identité. Ce qui ne veut pas dire qu'elle atteigne a priori une syntonisation au texte parfaite et éclairée. Les maîtres spirituels de l'histoire de l'Église commenteraient: il y faut encore la pureté du cœur et l'Esprit et l'Église et la sagesse. Osons ajouter: et l'aide de la lecture scientifique. Pourquoi ses clartés d'intelligence dépareraient-elles cet Olympe?